

Littératures modernes de l'Europe néolatine

M. Carlo OSSOLA, professeur

Renaissance et création

1. « *Orgiasme* »

Le cours a étudié les modes littéraires et figuratifs à travers lesquels, dans la civilisation de la Renaissance (dans ses bases classiques et médiévales et dans sa réception moderne et contemporaine), se sont trouvés confrontés les mythes de la *Renovatio* et de la *Genèse*, de la création divine ou du retour de la mythologie classique (idéalement représentables, à quelques lustres de distances, d'un côté par la *Naissance de Vénus* de Botticelli et de l'autre par les fresques de la *Création* sur la voûte de la Sixtine de Michel-Ange).

Le projet figuratif de Michel-Ange n'a pas seulement un caractère apologétique, mais il est la continuation et l'accomplissement de la plus haute méditation de l'Humanisme italien : il suffit de rappeler l'*Heptaplus. De septiformi sex dierum geneseos enarratione*, 1489, de Jean Pic de la Mirandole, qui continue admirablement la tradition patristique des « hexamérons », soulignant en elle — selon la récente résurgence humaniste de la tradition judaïque¹ — l'émanation nécessaire d'un « ordre du monde », que Pic reconduit à la *Genèse*, là où Moïse « traite expressément de l'émanation de toute chose à partir de Dieu, du degré, du nombre, de l'ordre des parties de l'univers, avec la plus haute capacité philosophique² ».

1. Voir, sur ce thème, les nombreux essais de Moshe Idel (et notamment *Absorbing Perfections. Kabbalah and Interpretation*, New Haven, Yale University Press, 2002) ; de François Secret, *Les Kabbalistes chrétiens de la Renaissance*, Paris, Dunod, 1963 ; et récemment de Giulio Busi, *Lenigma dell'ebraico nel Rinascimento*, Torino, Nino Aragno, 2007.

2. G. Pico della Mirandola, *De hominis dignitate. Heptaplus. De Ente et Uno*, par E. Garin, 1942; reprint Torino, Nino Aragno, 2004, p. 176-177 : « ubi [Moses] vel ex professo de rerum omnium emanatione a Deo, de gradu, de numero, de ordine partium mundanarum altissime philosophatur » (texte latin en regard du texte italien) ; je cite de la traduction française par André Chastel, « Pic de la Mirandole et l'«Heptaplus» », *Les Cahiers d'Hermès*, n° 2, La Colombe, 1947, p. 99 [avec une petite modification].

Cette tension apocalyptique qui entoure de Prophètes et de Sibylles les scènes de la *Genèse* a pu être suggérée par les marbres polychromes du Duomo de Sienne³ — comme si Michel-Ange avait porté à hauteur de plafond cette “histoire sacrée” qui à Sienne était au niveau du pavement —, mais surtout elle tire son caractère d’“héroïque terribilité”, selon la *Vie de Michel-Ange* de Vasari, de la prédication alors récente de Jérôme Savonarole :

Dilettosi [Michelangelo] molto della Scrittura sacra, come ottimo cristiano che egli era, et ebbe in gran venerazione l’opere scritte da fra’ Girolamo Savonarola, per avere udito la voce di quel frate in pregamo.

Il [Michel-Ange] prenait grand plaisir à la Sainte Ecriture en excellent chrétien qu’il était et il eut une grande vénération pour les écrits du frère Jérôme Savonarole dont il avait entendu la voix en chaire⁴.

Par ailleurs, on ne peut soutenir que Botticelli représente, à l’inverse, et simplement, le versant “païen” de la Renaissance florentine, puisque là aussi Vasari (bien que dans le cadre de son apologie des Médicis) nous montre un tableau biographique bien plus contrasté, et — une fois encore — entièrement traversé par l’expérience savonarolienne :

[...] la meilleure [gravure] est le *Triomphe de la foi de frère Jérôme Savonarole de Ferrare*. Sandro prit parti pour cette secte, ce qui l’amena à abandonner la peinture, et, n’ayant plus les moyens de gagner sa vie, il sombra dans le plus grand désordre. En effet, obstinément attaché à ce parti et faisant, comme on disait alors, le *piagnone*, il s’abstint de travailler. Il se retrouva vieux et pauvre et, si Laurent de Médicis ne l’avait soutenu [...], il serait quasiment mort de faim⁵.

On pourrait même suggérer que, pour comprendre la nature des tensions qui, dans l’historiographie moderne relative au xvi^e siècle, alimentent la polarité *Création — Renaissance* (et tout autant la lecture de leurs emblèmes : la création, d’une part, du Michel-Ange de la Sixtine au Tasse du *Mondo creato* et la Renaissance, d’autre part, de la *Vénus* de Botticelli aux *Fureurs héroïques* de Giordano Bruno), il faudrait, idéalement, circonscrire cette période allant de la fin du xv^e siècle à la

3. Je renvoie à F. Ohly, *Die Kathedrale als Zeitenraum. Zum Dom von Siena*, 1972 (trad. it. de M. A. Coppola, *La cattedrale come spazio dei tempi. Il Duomo di Siena*, Siena, Accademia Senese degli Intronati, 1979).

4. G. Vasari, *La vita di Michelangelo nelle redazioni del 1550 e del 1568*, par Paola Barocchi, Milano-Napoli, Ricciardi, 1962, vol. I, p. 121 ; trad. fr. et éd. commentée sous la dir. d’André Chastel, *Vie de Michel-Ange Buonarroti*, in *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, Arles, Actes Sud, 2005, 2 vol. ; citation vol. II, « Livre IX », p. 308.

5. G. Vasari, *Vie de Sandro Botticello, peintre florentin*, in *Les Vies des meilleurs peintres, sculpteurs et architectes*, trad. cit., vol. I, « Livre IV », p. 261 [« (...) onde il meglio che si vegga di sua mano è il trionfo della fede di fra’ Girolamo Savonarola da Ferrara : della setta del quale fu in guisa partigiano, che ciò fu causa che egli abandonando il dipignere e non avendo entrate da vivere, precipitò in disordine grandissimo. Perciò che, essendo ostinato a quella parte e facendo (come si chiamavano allora) il piagnone, si diviò dal lavorare : onde in ultimo si trovò vecchio e povero, di sorte che se Lorenzo de’ Medici (...) non l’avesse sovvenuto, (...) si sarebbe quasi morto di fame » ; Roma, Newton Compton, 1991, p. 494].

fin du xvi^e entre les deux dates de deux bûchers : celui de Jérôme Savonarole (1498) et celui de Giordano Bruno (1600), chacun avec ses apologistes, chacun avec ses détracteurs.

Si la question savonarolienne et le “prophétisme” michelangelesque (de la voûte de la Sixtine au mur du *Jugement universel*, Genèse et Apocalypse recueillies en un seul espace-temps) sont bien loin d'avoir trouvé une appréciation historiographique satisfaisante, de nouveaux clairs-obscurs surgissent maintenant autour de la “Renaissance païenne”, que l'école d'Aby Warburg semblait pourtant avoir imposée à l'historiographie des arts du xvi^e siècle. En effet, le second volume de la traduction italienne des écrits d'Aby Warburg⁶ — le premier a paru en 2004 chez le même éditeur — présente non seulement une vaste anthologie de la dernière partie de son activité de recherche et de sa vie, mais elle offre également au lecteur quelques précieux inédits, dont les principaux sont les trois versions de sa conférence sur Ghirlandaio, donnée à la Bibliotheca Hertziana de Rome en mai 1929, et un cahier de notes fiévreuses sur Giordano Bruno, qui a accompagné le savant — comme le retrace finement Maurizio Ghelardi dans son *Introduzione* — jusqu'à la veille de sa mort. Le 26 octobre 1929, à quatre heures du matin, il notait : « Persée, ou “Esthétique de l'énergie comme fonction logique dans le problème de l'orientation chez Giordano Bruno” : j'ai enfin choisi le titre de ma leçon inaugurale⁷. » Il allait mourir seulement quelques heures plus tard.

Désormais, l'œuvre de Warburg et son importance sont trop connues pour qu'il soit nécessaire de revenir sur l'emblématique conférence “hertzienne” (à laquelle Silvia De Laude a consacré d'importantes études, liées par ailleurs à la présence à Rome de Curtius⁸). Il convient en revanche de prêter attention ici au cahier concernant Bruno. Il s'agit de 45 feuillets de notes remontant au séjour en Italie de Warburg et de Gertrud Bing (Rimini, Orvieto, Rome, Naples, Capoue, entre l'automne 1928 et le printemps 1929). Ces notes indiquent immédiatement une direction forte de “lecture” de Giordano Bruno : « Renforcement de la révolte à travers l'action de saisir⁹ » ; ascension et déification par le recours au mythe orphique de connaissance et de sacrifice :

6. A. Warburg, *Opere*, vol. II : *La rinascita del paganesimo antico e altri scritti (1917-1929)*, par M. Ghelardi, Torino, Nino Arago, 2007.

7. *Ibid.*, je cite de l'*Introduzione* de Maurizio Ghelardi, p. XVI-XVII. Toutes les indications de page *infra* renvoient à cette édition, d'après laquelle sont traduites les citations de Warburg.

8. Cf. S. De Laude, *Continuità e variazione : studi su Ernst Robert Curtius e Aby Warburg*, Napoli, Solimene, 2005.

9. A. Warburg, [*Giordano Bruno*], carnet de notes, à la plume et au crayon, composé de 45 feuillets, et d'une feuille libre sur laquelle on peut lire : « *Giordano Bruno*. Auffahrt 1929 (Mithras, Rimini, Perseus) ». Deux photographies de Warburg et Gertrud Bing, datées respectivement « November 928 » et « 19.III.929, Orvieto » fournissent une confirmation de quelques-unes des étapes du voyage. La note, placée en ouverture du cahier (*op. cit.*, p. 923), explicite la note de la ligne précédente : « Saisir et comprendre [*Griff u. Begreifen*] ».

« L'ascension imaginaire et le sacrifice en tant que pratique¹⁰. » Et presque à la même date : « Un jour : liquidation des ténèbres grâce à la lumière extérieure (Mithra) et à celle intérieure (G. Bruno)¹¹. »

La figure du Nolain frappe tant l'esprit de Warburg qu'il en demeure indécis, hésitant à le situer, face à don Quichotte, parmi les fondateurs de l'impératif catégorique :

Rome 2. XII. 1928	Giordano Bruno
don Quichotte	Hygin moralisé
<i>Chevalier errant</i> ¹²	
du concept d'infinité	sur le fondement humain
"Défi"	individuel
	à travers
	une émulsion dynamique
impératif catégorique	la réforme de l'humaine
	causalité figurative
	Naissance de l'impératif
	catégorique ¹³ ,

ou bien à le poser comme le défenseur d'un dionysisme "non endeuillé" : « Rétablissement de la dynamique / humaine (il ne s'agit pas de l'endeuillement) passionnelle / Giordano Bruno »¹⁴, jusqu'à le représenter comme un précurseur de Nietzsche : « Dans les *Fureurs héroïques*, parvenu au point où Actéon de prédateur devient proie de la solitude pensante¹⁵ » ; « Bruno // L'acte de l'adhésion héroïco-érotique au chaos et la Hylè / acte originel créateur du détachement qui produit l'espace de la pensée¹⁶. »

10. *Ibid.*, note du « 20.V. 1929 », p. 930.

11. *Ibid.*, note du « 17.V. 1929 », p. 941.

12. En français dans le texte de Warburg.

13. *Ibid.*, note du « 2. XII. 1928 », p. 957.

14. *Ibid.*, note du « 23. XII. 1928 », p. 963.

15. *Ibid.*, note datée « Naples, 8 mai 1929 » et ayant pour titre *Giordano Bruno*, p. 975. La note doit être complétée par celle du jour suivant : « Transformation d'Actéon comme acte intuitif et totale adhésion à la contemplation [*Schau*] » (*ibid.*, note datée du « 12 mai 1929 — ai fini avec Gertrud Bing la lecture des *Fureurs héroïques* », p. 976). Il est indubitable qu'ici résonne le souvenir des *Sonnettes an Orpheus* de Rainer Maria Rilke, édités en 1923, où souffle — comme motif conducteur — le « Wolle die Wandlung » (II, XII : « Veux la métamorphose » ; je cite de la traduction de Maurice Regnaud, *Sonnets à Orphée*, in *Ceuvres poétiques et théâtrales*, sous la dir. de Gerald Stieg, Paris, Gallimard, 1997, p. 606). On peut, du reste, qualifier de très "brunienne" la conclusion du sonnet XXVII de la Deuxième Partie : « Tels que nous sommes, les sans trêve, / auprès des forces qui demeurent, / nous avons valeur de divin usage » (*Sonnets à Orphée*, trad. cit., p. 615). C'est là un thème qui mériterait de vastes recherches, et une lecture différente, "brunienne", de l'Ouvert de Rilke : « Tout est distance, — et nulle part ne peut se refermer le cercle » (II, XX, trad. cit., p. 610-611 [« Alles ist weit -, und nirgends schließt sich der Kreis »]).

16. A. Warburg, [*Giordano Bruno*], cit., in *Opere*, vol. II, p. 979 [« 18.V.1929 Naples »].

Or, quand on sait l'importance que Warburg attribue, dans son système, à la pensée de Nietzsche, et précisément au cours de ces mêmes semaines "bruniennes" durant lesquelles il prépare son compte rendu (du 18 mai 1929) sur *L'Antique romain dans l'atelier de Ghirlandaio*, qui commence ainsi : « Nietzsche, dans la *Naissance de la tragédie* (1886), nous a appris à considérer l'Antique à travers le symbole du double hermès Dionysos-Apollon »¹⁷ ; quand encore on se rappelle que dès 1908 (dans sa conférence *Le Monde antique des Dieux et la première renaissance au nord et au sud*) c'est le Nietzsche dionysiaque qui capte son attention : « Chaque époque, sur la base du développement de sa vision intérieure, peut comprendre ce qu'elle est en mesure de reconnaître et de supporter des symboles olympiques. À la nôtre, par exemple, Nietzsche a appris à voir Dionysos »¹⁸ ; alors, il ne sera pas indu de supposer que, dans la pensée de Warburg, Giordano Bruno vient résoudre l'aporie d'un "nietzschéisme sans Nietzsche" désormais en vigueur d'après les couleurs wagnériennes et les mythes aryens de plus en plus présents dans la propagande du national-socialisme (et qui, de manière problématique, touchent aussi le cahier de Warburg : « Liquidation de la Bête [...] // Vénération de l'énergie socialement utile »¹⁹). Dostoïevski, face aux mêmes apories et à l'impératif d'"émerger du chaos", avait choisi l'*Idiot* / *don Quichotte*²⁰ ; Warburg choisira la « fureur » orphique, et régénératrice, bruniano-nietzschéenne.

Giordano Bruno venait ainsi accomplir (avec des conséquences qui se projeteront sur toute l'école warburgienne, à commencer par Frances Yates, et sur la récente réception italienne, saturée de mythes bruniens) la parabole amorcée par Warburg lors de son premier séjour en Italie et rappelée également dans son dernier cahier : « Botticelli (tapisserie) / Politien / Urbino / Giordano Bruno »²¹. Le « paganisme » warburgien — ainsi que l'a proposé Eugenio Battisti pour le thème des « bacchanales »²² — est tout autre qu'un triomphe humaniste des « Grâces » et de la forme nue ; Warburg penche, au contraire, et dès les notes de *L'Exposition sur Ovide* (1927), du côté orphico-sacrificiel de la tradition classique :

Actéon	transformation
Daphné	poursuite
	mort

17. A. Warburg, *L'antico romano nella bottega di Ghirlandaio. Resoconto, 18 maggio 1929*, texte inédit publié maintenant in *Opere*, cit., vol. II, p. 863-869; citation p. 865.

18. A. Warburg, *Opere*, éd. cit., vol. I, p. 504.

19. *Ibid.*, [Giordano Bruno], in *Opere*, vol. II, p. 983 [« 10.VI.1929 »].

20. Je me permets de renvoyer à mon cours « *En pure perte* » : *le renoncement et le gratuit (textes des XIX^e et XX^e siècles)*, in *Cours et Travaux du Collège de France*, CV : *Résumés 2004-2005*, Paris, Collège de France, 2006, p. 723-737.

21. A. Warburg, [Giordano Bruno], cit., in *Opere*, vol. II, p. 952 [« 24.XII.1928 »].

22. E. Battisti, *Mitologie per Alfonso d'Este*, in *Rinascimento e Barocco*, Torino, Einaudi, 1960, p. 112-145.

Proserpine	enlèvement Enfers
Médée Polixène	transformation expiation rite sacrifice humain
Orphée	expiation (extrême sacrifice) orgiasme
Méléagre Alceste	Lamentation ²³ .

Ce parcours "orphique" du mythe était un prélude à l'« Aboutissement de la dynamique poétique / épique et lyrique / dans le drame réel de l'époque moderne ²⁴ ». Indubitablement, la lecture faite par Warburg se plaçait sur le versant du « Rétablissement de la dynamique [...] passionnelle », et donc des *Pathosformen*. Mais à quel point cette lecture était empreinte d'inquiétude, et insatisfaisante, et rongée de l'intérieur par l'hypothèque nietzschéenne, cela nous est confirmé par une note écrite peu après :

Le passé de l'Antique païen doit-il donc dominer nos idées maîtresses ?

Renverser la question :

devrions-nous donc oublier l'Antique si nous voulons parvenir à nous sentir invulnérables ²⁵ ?

« Création — mort » *versus* « sacrifice — invulnérabilité » : on voit bien comment la réflexion sur les modèles interprétatifs du xvi^e siècle touche à la nature même de l'homme moderne et de la société contemporaine; et comment — mais se sera l'occasion d'un autre cours — la bataille que l'homme contemporain a engagée contre la mort tend, au fond, non pas à renouveler la création, mais à procurer, là esthétiquement et aujourd'hui techniquement, l'*invulnérabilité* — une intangible durée qui est évoquée chez Rilke par une parabole semblable :

Même si le monde doit un jour s'effondrer sous ses pieds, il est l'élément créateur qui perdure de façon indépendante, il est la méditative possibilité de mondes et de temps nouveaux. C'est pourquoi celui qui en fait sa vision de la vie, l'artiste, est aussi l'homme du but ultime, qui traverse les siècles en restant jeune, sans aucun passé derrière lui. Les autres vont et viennent, il dure ²⁶.

23. A. Warburg, *La mostra su Ovidio*, in *Opere*, vol. II, cit., p. 670. Parallèlement, dans une note du « 28. I. 1927 », Warburg établit une distribution analogue : « Poursuite / Daphné I // Enlèvement / Proserpine II // Transformation / Actéon III // Sacrifice humain / Médée Polixène 4 // extrême sacrifice / Orphée 5 // Lamentation / Méléagre Alceste 6 » (*ibidem*). C'est sur la même parabole que se concluait la première partie des *Sonnets à Orphée* : « Ivres de vengeance, elles t'ont achevé, mis en pièces, / ta voix gardant comme demeure le lion, le roc, / l'arbre, l'oiseau. C'est de là encore que tu chantes. // Ô toi, dieu perdu ! Ô toi, trace infinie ! » (I, XXVI ; je traduis).

24. A. Warburg, *La mostra su Ovidio*, vol. II, p. 670.

25. *Ibid.*, vol. II, p. 671.

26. R. M. Rilke, *Sur l'art* [1], trois fragments publiés dans la revue *Ver sacrum* sous le titre *Über Kunst*, en novembre 1898-mai 1899 ; voir maintenant *Œuvres en prose. Récits et essais*, sous la direction de Cl. David, Paris, Gallimard, 1993, p. 678.

2. « *Repos* »

Le panorama proposé par Aby Warburg s'étend sur une réalité principalement italienne, allant de Ferrare à Florence aux xv^e et xvi^e siècles. De même, ses premiers essais se fondaient sur des lectures italiennes : dans "*La Naissance de Vénus*" et "*Le Printemps*" di Sandro Botticelli (1893), il rappelle les dettes qu'il a contractées envers l'édition des œuvres de Politien donnée par Giosue Carducci, *Le Stanze, l'Orfeo e le Rime di M. A. Poliziano* (Firenze, Barbera, 1863). Récemment, Giovanna Cordibella²⁷ a évoqué l'importance de cette dette; mais il faudrait aller plus loin encore : la formule même de « renaissance du paganisme antique » semble être empruntée à Carducci, lequel, dans le finale de son chapitre consacré à Florence à la fin du xv^e siècle, prend ainsi congé — encore une fois — de Savonarole, véritable moment décisif de tout jugement sur la Renaissance italienne :

Il Rinascimento sfolgorava da tutte le parti; da tutti i marmi scolpiti, da tutte le tele dipinte, da tutti i libri stampati in Firenze e in Italia irrompeva la ribellione della carne contro lo spirito, della ragione contro il misticismo ; ed egli, povero frate, rizzando suoi roghi innocenti contro l'arte e la natura, parodiava gli argomenti di discussione di Roma ; egli ribelle, egli scomunicato, egli in nome del principio di autorità destinato a ben altri roghi. E non sentiva che la riforma d'Italia era *il rinascimento pagano*, che la riforma puramente religiosa era riservata ad altri popoli più sinceramente cristiani ; e tra le ridde de' suoi piagnoni non vedeva, povero frate, in qualche canto della piazza sorridere pietosamente il pallido viso di Nicolò Machiavelli²⁸.

La Renaissance resplendissait de toutes parts; de tous les marbres sculptés, de toutes les toiles peintes, de tous les livres imprimés à Florence et en Italie jaillissait la rébellion de la chair contre l'esprit, de la raison contre le mysticisme ; et lui, pauvre frère, en dressant ses innocents bûchers contre l'art et la nature, il parodiait les arguments de discussion de Rome ; lui rebelle, lui excommunié, lui destiné au nom du principe d'autorité à bien d'autres bûchers. Et il ne sentait pas que la réforme d'Italie était *la renaissance païenne*, que la réforme religieuse était réservée à d'autres peuples, plus sincèrement chrétiens ; et parmi la foule de ses *piagnoni*, il ne voyait pas, pauvre frère, en quelque recoin de la place sourire, apitoyé, le pâle visage de Nicolas Machiavel.

Au cours de ces mêmes années, l'opposition Savonarole — Machiavel sera corroborée par la *Storia della letteratura italiana* (1870-1871) de Francesco De Sanctis, dans laquelle Machiavel prépare une route, toute matérielle, à l'aventure humaine, dont Bruno sera — à côté de Galilée — le prophète et le modèle, annonçant la « Science nouvelle », une science politico-philosophique en cohésion avec celle de Machiavel :

Machiavelli aveva già parlato di uno spirito del mondo immortale ed immutabile, fattore della storia secondo le sue leggi costitutive. Quello spirito della storia nella speculazione di Bruno è il fabbro del mondo, il suo artefice interno²⁹.

27. G. Cordibella, « Una lettera inedita di Aby Warburg a Giosue Carducci », *Lettere Italiane*, LIX, 2007, n° 4, p. 574-581.

28. G. Carducci, *Dello svolgimento della letteratura nazionale*, 1868-1971 ; *Discorso IV* ; in *Prose*, Bologna, Zanichelli, 1941, p. 378-379 ; je souligne.

29. F. De Sanctis, *Storia della letteratura italiana*, 1870-1871 ; je cite à partir de l'édition établie par N. Gallo et G. Ficara, Torino, Einaudi — Gallimard, 1996, chap. XIX : « La nuova scienza », § 5, p. 634.

Déjà Machiavel avait parlé d'un esprit du monde immortel et immuable, faiseur de l'histoire selon ses lois constitutives. Dans la spéculation de Bruno, cet esprit de l'histoire est le faiseur du monde, son artisan interne.

De Sanctis, toutefois, ne considérait pas la pensée mais les formes actives de la liberté que l'Italie perdait au xvi^e siècle; sa condamnation en bloc du Cinquecento est donc sans appel :

C'était alors l'époque où les grands États d'Europe prenaient une assise stable, et fondaient chacun leur patrie [...]. Et c'était aussi l'époque où l'Italie non seulement ne parvenait pas à fonder la patrie mais perdait tout à fait son indépendance, sa liberté, son primat dans l'histoire du monde. De cette catastrophe il n'y avait aucune conscience nationale, on en éprouvait même une certaine satisfaction³⁰.

Carducci, plus sensible à la continuité historique d'une grande civilisation classique au xvi^e siècle italien, en jugeait bien diversement. S'opposant de manière explicite à De Sanctis qui avait déclaré :

Parce que finalement c'est la vie italienne qui, vide de conscience, faisait défaut [au xvi^e siècle], et l'histoire de cette opposition italienne n'est rien d'autre que l'histoire de la lente reconstitution de la conscience nationale. Qu'y avait-il dans la conscience ? Rien. Pas de dieu, pas de patrie, pas de famille, pas d'humanité, pas de civilisation. Et il n'y avait même plus la négation, qui elle aussi est la vie³¹ ;

Carducci le pressait sur le plan de la méthode historique :

Il pourra bien, ce philosophe de l'histoire [*scil.* : De Sanctis], avec tout le brio de son ingéniosité, nous prouver que le mouvement de l'Italie au xvi^e siècle ne fut rien d'autre que l'oubli insouciant de la réalité et une manière de se préparer à bien mourir, que l'Italie devait mourir, parce qu'elle n'était pas devenue une nation et qu'elle n'avait pas la conscience d'une nation ; il pourra, cet historien de la littérature, par d'exquises subtilités, nous montrer que tout l'art du xvi^e siècle n'est que dissolution, et que l'Italie était vouée à la dissolution, parce qu'elle ne croyait pas, parce qu'elle n'avait pas opéré sa réforme religieuse. Mais l'histoire est ce qu'elle est : que nous, nous voulions la refaire à notre gré, que nous, nous voulions revoir comme un thème d'écolier le grand livre des siècles et inscrire dessus, de l'air courroucé des maîtres, nos corrections, ou, pire, rayer d'un trait de plume les pages qui ne nous plaisent pas [...]; tout cela

30. *Ibid.*, chap. XVII : « Torquato Tasso », § 1, p. 543 : « Quello era il tempo che i grandi stati d'Europa prendevano stabile assetto, e fondavano ciascuno la patria [...]. E quello era il tempo che l'Italia non solo non riusciva a fondare la patria, ma perdeva affatto la sua indipendenza, la sua libertà, il suo primato nella storia del mondo. Di questa catastrofe non ci era una coscienza nazionale, anzi ci era una certa soddisfazione. »

31. *Ibid.*, chap. XIX : « La nuova scienza », § 1; éd. cit., p. 623-624 : « Perché infine la vita italiana mancava [nel Cinquecento] per il vuoto della coscienza, e la storia di questa opposizione italiana non è altro se non la storia della lenta ricostituzione della coscienza nazionale. Cosa ci era nella coscienza ? Nulla. Non Dio, non patria, non famiglia, non umanità, non civiltà. E non ci era più neppure la negazione, che anch'essa è vita. »

est volonté arbitraire ou gymnastique de l'esprit, mais ce n'est pas la vérité, et c'est même le contraire.³²

À la condamnation prononcée par De Sanctis, qui partant de la littérature arrive jusqu'aux institutions de la langue³³, Carducci opposera une *pietas* plus mesurée, sans "héroïques fureurs" et de laquelle jaillira « un monde supérieur de liberté et de raison » :

Spectacle que d'aucuns pourront dire honteux et qui à moi m'apparaît plein de piété sacrée, celui d'un peuple de philosophes, de poètes, d'artistes, qui au milieu des soldats étrangers faisant irruption de toutes parts poursuit dans la douleur mais résolu son œuvre de civilisation. [...] Et le chant des poètes recouvre la triste sonnerie du clairon, et les presses de Venise, de Florence, de Rome, crissent et œuvrent à illuminer le monde. [...] Chère et sainte patrie ! Elle ouvrit les esprits à un monde supérieur de liberté et de raison; et de tout fit don à l'Europe³⁴.

Carducci, renonçant aux *Pathosformen* de De Sanctis et de Warburg, ne cherchait pas dans la Renaissance une "régénération" mais une continuité, une continuité sans palingénésie, une continuité de millénaires païens qui « avait fait païen [...] le christianisme » ; en reprenant à son compte la thèse de De Sanctis, il la renversait en paradoxe, montrant l'inanité de la vigueur du politique par rapport à la durée des arts, l'inanité de la réforme religieuse par rapport à la liberté, bien plus grande, de la raison :

Si elle [*scil.* : l'Italie] s'était laissé manier par un Souabe ou par un Angevin ou par un Visconti qui, l'ayant domptée, pressée, battue, l'avait poussée comme un cheval de bataille aux conquêtes, aurait-elle accompli ce qu'elle a accompli à travers le libre développement de tous ses éléments, de toutes ses populations ? Aurait-elle eu ses échanges commerciaux unificateurs de l'Europe, son art conciliateur de l'antiquité et du moyen-âge, sa renaissance ?

32. G. Carducci, *Dello svolgimento della letteratura nazionale*, cit., *Discorso V*, 1, p. 382-383 : « Potrà bene quel filosofo della storia [*scil.* : il De Sanctis] con molta accensione d'ingegno provarci che il movimento dell'Italia nel secolo decimosesto altro non fu che oblio spensierato della realtà e un prepararsi a ben morire, che l'Italia doveva morire perché non si era fatta nazione e non aveva la coscienza di nazione ; potrà questo storico della letteratura con isquisite sottigliezze mostrarci che tutta l'arte del secolo decimosesto è dissoluzione, e che l'Italia doveva dissolversi perché non credeva, perché non aveva operato la riforma della religione. Ma la storia è quel che è : volerla rifare noi a nostro senno, voler riveder noi come un tema scolastico il gran libro dei secoli e inscrivervi sopra, con cipiglio di maestri, le correzioni e, peggio, cancellar d'un frego di penna le pagine che non ci gustano [...] ; tutto ciò è arbitrio o ginnastica d'ingegno, ma non è il vero anzi è il contrario. »

33. « Ce fut alors que se forma l'Académie de la Crusca, et elle fut le Concile de Trente de notre langue. Elle aussi excommunia des auteurs et posa des dogmes » (F. De Sanctis, *Storia della letteratura italiana*, cit., chap. XVII, 4, p. 548 : « Fu allora che si formò l'Accademia della Crusca, e fu il Concilio di Trento della nostra lingua. Anch'essa scomunicò scrittori e pose dogmi »).

34. Il s'agit de la conclusion même de l'essai. G. Carducci, *Dello svolgimento della letteratura nazionale*, cit., *Discorso V*, 6, p. 409-410 : « Spettacolo che altri potrà dir vergognoso e che a me apparisce pieno di sacra pietà, cotesto d'un popolo di filosofi di poeti di artisti, che in mezzo ai soldati stranieri d'ogni parte irrompenti séguita accorato e sicuro l'opera sua di civiltà. [...] E il canto de' poeti supera il triste squillo delle trombe straniere, e i torchi di Venezia di Firenze di Roma stridono all'opera d'illuminare il mondo. [...] Cara e santa patria ! Ella aprì alle menti un mondo superiore di libertà e di ragione; e di tutto fe' dono all'Europa. »

Ou encore aurait-elle pu la produire avec un tel renouveau universel [...] ? La réforme religieuse, comment l'Italie aurait-elle dû ou pu la promouvoir ou l'accepter, elle qui avait fait païen à son image le christianisme ? Comment aurait-elle du accepter de Luther l'autorité de la Bible, elle qui en politique plaçait, avec Machiavel, la pensée humaine comme créatrice et maîtresse de tout [...] ? Mais est-il possible d'imaginer en Italie une renaissance luthérienne ? Et un Arioste zwinglien ? Un Machiavel puritain ? Un Raphaël calviniste ? Un Michel-Ange quaker ? Non, vraiment³⁵.

Carducci assumait, quant au Cinquecento, cette ligne de continuité, cette « civilisation », qui s'était développée « dès l'an Mille³⁶ » et qui n'avait donc pas besoin de ces ruptures religieuses rénovatrices ou de ces rites de purification « sacrificiels » qui étaient en revanche sous-jacents au monde warburgien. Au fond, porte-drapeau de l'éternelle vitalité des formes païennes, Carducci confirmait, par un effet de miroir pour ainsi dire, la thèse que le Tasse, sur l'autre versant, celui de la « création », avait exprimée dans son *Mondo creato*, à savoir que l'univers n'avait rien connu de germinal, rien d'inchoatif, parce qu'il avait été créé par Dieu dans la perfection de ses formes :

Anzi questa gran mole ancor novella,
questo grande, dico io, mirabil mondo
non conobbe l'infanzia, e tutto insieme
perfetto apparve, e ne l'aspetto adorno³⁷.

Ainsi cette grande contexture encore toute neuve,
ce grand, dis-je, cet admirable monde
ne connut pas d'enfance, et tout ensemble
apparut parfait, en son aspect déjà orné.

La raison elle-même, dans la plénitude de son ingéniosité, ne connaît — et pourtant nous sommes à l'époque tridentine ! — que le « sublime honneur » de son propre exercice :

Ma l'ardita ragion nulla ritiene.
Questa con l'ali sue trapassa a volo
non pur de l'aria i più ventosi campi,
ma del ciel gli stellanti ed aurei chiostri.
[...]

35. *Ibid.*, *Discorso V*, 2, p. 385 : « Se [l'Italia] fossesi lasciata maneggiare da uno svevo o da un angioino o da un Visconti che, domata, spremuta, battuta, l'avesse poi spinta come caval di battaglia alle conquiste, avrebbe ella operato quel che operò nello svolgimento libero di tutti gli elementi suoi, di tutte le sue genti ? Avrebbe ella avuto i suoi commerci unificatori d'Europa, l'arte sua conciliatrice dell'antichità e del medio evo, il suo rinascimento ? O avrebbe ella potuto produrlo con tale una rifioritura universale [...] ? La riforma religiosa come avrebbe dovuto o potuto promuoverla o accettarla l'Italia, ella che aveva fatto ad imagine sua pagano il cristianesimo ? Come avrebbe dovuto accettar da Lutero l'autorità della Bibbia, ella che nella politica poneva co' l'Machiavelli fattore, e signore del tutto, il pensiero umano [...] ? Ma è egli possibile a immaginare il rinascimento in Italia luterano ? E un Ariosto zuingliano ? Un Machiavelli puritano ? Un Raffaello calvinista ? Un Michelangelo quaquero ? No, veramente. »

36. *Ibid.*, p. 386.

37. T. Tasso, *Il mondo creato*, VI, 1315-1318 ; je cite de l'édition établie par B. Maier, in *Opere*, vol. IV, Milano, Rizzoli, 1964, p. 266.

Così per arte de l'umano ingegno
prende tutte le cose e fa soggette³⁸.

Mais rien ne retient la raison hardie,
qui de ses ailes franchit
non les seuls champs venteux de l'air,
mais du ciel les arcades d'or étoilées.
[...]
Ainsi par l'art de l'ingéniosité humaine
prend-elle toutes choses et les assujettit

À la longue continuité de la « renaissance », de la « rifioritura universale » chère à Carducci, correspondait — sur le versant de la « création » — le « repos » parfait, dans l'éternel présent de contemplation réciproque de Dieu en l'homme et de l'homme en Dieu, sur lequel se conclut le *Mondo creato* :

[...] il Figlio
devea ne l'uom quetarsi, e 'n membra umane.
[...]
Dunque s'acquetò Dio ne l'uom terreno,
e l'uomo in sé non ha quiete o pace?
[...]
E se 'n terra ne l'uom quetarsi ei volle,
fù perché l'uomo in Dio s'acqueti al fine³⁹.

[...] le Fils
devait en l'homme et en membres humains se reposer.
[...]
Dieu s'apaisa en l'homme ici-bas,
et l'homme ne trouve en soi ni tranquillité ni paix ?
[...]
Et si sur terre il voulut en l'homme se reposer,
ce fut pour que l'homme à la fin en Dieu s'apaisât.

Ainsi s'accomplissait ce « mundanum enharmonium » entonné, au cœur du xvi^e siècle, par Francesco Giorgio Veneto : « atque tandem in se ipsum illa eadem omnia revocat [Deus] : ut totum mundanum enharmonium ab uno procedens, unica vita et flatu consonantissimum, in unum tendat et redeat ». ⁴⁰

Lorsqu'on parcourt aujourd'hui, dans l'historiographie moderne du xvi^e siècle, les formes bibliques de la Création ou celles, classiques, de la Renaissance, on devrait — avant de céder aux formules — se rappeler à quelles nappes ont puisé ceux qui les ont esquissées, savants du xix^e siècle et des débuts du xx^e, eux-mêmes victimes ou prophètes impatients de « ruptures instauratrices » (selon la formule de

38. *Ibid.*, VI, 1791-1803 ; éd. cit., p. 282-283.

39. *Ibid.*, VII, 123-152.

40. Francisci Georgi Veneti *De Harmonia mundi totius Cantica tria*, in Venetiis, in aedibus Bernardini de Vitalibus, MDXXV, *Cantici primi tonus sextus*, p. XCVIIIv. Je cite du reprint, avec *Introduzione* de C. Vasoli, Lavis, La Finestra, 2008.

Michel de Certeau)⁴¹. Pourtant il y eut, tout au long du Cinquecento, du *De harmonia mundi* au *Mondo creato*, une vision ni brisée ni palingénésique de l'univers : entièrement recueilli dans la perfection d'une création choyée de son Créateur, et dans laquelle il n'est jamais ni consommation ni perte : *Capillus de capite vestro non peribit*⁴².

Activités du professeur

PUBLICATIONS

Livres

— C. Ossola, *Augustin au XVII^e siècle*. « Actes du Colloque organisé par Carlo Ossola au Collège de France les 30 septembre et 1^{er} octobre 2004 », Textes réunis par Laurence Devillairs, Florence, Olschki, 2007 [C. Ossola, *Avant-propos*, p. V-VI ; et *Augustinus sine tempore traditus*, p. 263-287].

— Jacques-Bénigne Bossuet, *Discorso sugli Angeli Custodi*, texte publié et introduit par C. Ossola, Bologne, Pendragon, 2008 [C. Ossola, *Introduzione*, p. 7-67].

— Michel de Certeau, *Fabula mistica. XVI-XVII secolo*, trad. it. : Milan, Jaca Book, 2008 [C. Ossola, « *Historien d'un silence* ». *Michel de Certeau*, p. XXVII-LIV].

— Waldemar Deonna, *Il simbolismo dell'occhio*, trad. it. : Torino, Bollati Boringhieri, 2008 [C. Ossola, *Introduzione. Tra Bibbia e Surrealismo. L'occhio di Waldemar Deonna*, p. IX-XXIII].

Articles et essais

— C. Ossola, *Viaje y metamorfosis. Psique, del amor y del alma*, in *La estela de los viajes. De la historia a la literatura*, essais réunis par F. Jarauta, Santander, Fundación Marcelino Botín [« Cuadernos de la Fundación M. Botín », 10], 2007, p. 19-38.

— C. Ossola, *Un espacio lleno de plenitud*, in *De la ciudad antigua a la cosmopolis*, essais réunis par F. Jarauta, Santander, Fundación Marcelino Botín [« Cuadernos de la Fundación M. Botín », 11], 2008, p. 61-70.

— C. Ossola, *Vom Glück, weiträumig zu denken. Über Carlo Denina*, in *Die europäische « République des Lettres »*, essais réunis par Lea Ritter Santini, Göttingen, Wallstein, 2007, p. 83-99.

— C. Ossola, « Petit triptyque romain », in *Conférence*, 26, 2008, p. 453-459.

— C. Ossola, « Leopardi : préludes et passions », dans AA.VV., *La Conscience de soi de la poésie*, sous la direction de Yves Bonnefoy, Colloques de la Fondation Hugot du Collège de France (1993-2004), « Le Genre humain », n° 47, Paris, Seuil, 2008, pp. 235-268.

— C. Ossola, « Della pubblica felicità, oggi » in *Italianieuropei*, 2008, 2, p. 10-13.

— C. Ossola, « "Italia". Una civiltà e un lascito », in *Cenobio*, LVII, 1 (janvier-mars 2008), p. 37-39.

41. M. de Certeau, *La faiblesse de croire*, texte établi et présenté par L. Giard, Paris, Seuil, 1987, p. 208 [et p. 301 : « coupure instauratrice »] ; concept qui radicalise la formule précédente d'« errances » inauguratrices » (M. de Certeau, « L'énonciation mystique », in *Recherches de science religieuse*, LXIV, 1976, p. 183-215 ; la citation à la p. 183).

42. *Luco*, XXI, 18 ; et *De Harmonia mundi, Cantici tertii tonus septimus*, chap. XII, p. LXXVII.

— C. Ossola, *Les raisons "en blanc" du baroque italien*, in *République des Lettres, République des Arts. Mélanges en l'honneur de Marc Fumaroli*, réunis et édités par Ch. Mouchel et C. Nativel, Genève, Droz, 2008, p. 247-262.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Colloques

Le 10 juin 2008, *Création, Renaissance, ordre du monde*, en collaboration avec l'Institut d'Etudes Italiennes (ISI) de l'Université de la Suisse Italienne, Lugano, avec la participation de :

- M. Carlo OSSOLA, Collège de France :
Introduction : origines et retours
- M. Stefano PRANDI, Université de Berne (Suisse) :
« Deus artifex » : formes et histoire d'une métaphore
- M. Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Université de Lausanne (Suisse) :
La papauté, la création et l'ordre de la nature (XII^e-XIV^e s.)
- M. Piero BOITANI, Université de Rome La Sapienza (Italie) :
De Monreale à Michelangelo : le Moteur mobile
- M. Victor STOICHITA, Université de Fribourg (Suisse) :
« Touche », « Coup de pinceau » et création picturale chez le Titien
- M^{me} Benedetta PAPASOGLI, Université LUMSSA de Rome (Italie) :
« Création » et « créature » chez Fénelon
- M. Michel JEANNERET, Université Johns Hopkins de Baltimore (U.S.A.) :
Versailles, Chaosmos
- M. Jürgen MAEHDER, Freie Universität de Berlin (Allemagne) :
Olivier Messiaen au seuil de la musique sérielle : ordre numérique et création
- M. Corrado BOLOGNA, Université de Rome III (Italie) :
Le geste « philosophique » de l'artiste et la création de l'ordre du monde

Le 11 juin 2008, *Autour de l'œuvre de Michel Butor*, avec la participation de :

- M. Antoine COMPAGNON, Collège de France,
Montaigne-Proust et retour
- M^{me} Laura BARILE, Université de Sienne (Italie),
Franchir les frontières : écritures et structures mobiles de Michel Butor
- M. Carlo OSSOLA, Collège de France,
Michel Butor : des chronotopes
- M^{me} Mireille CALLE-GRUBER, Université de Paris III-Sorbonne,
Michel Butor, poète avec les peintres
- M. Michel BUTOR, Université de Genève (Suisse),
Conclusions

PROFESSEUR INVITÉ

M. Victor Stoichita, Université de Fribourg (Suisse), a donné quatre conférences, du 15 mai au 6 juin 2008, sur le sujet suivant : *Des Larmes et des Saints*.

TRAVAUX SCIENTIFIQUES DES COLLABORATEURS

— **Christine Jacquet-Pfau**, Maître de conférences au Collège de France.

Publications

— « Lexicographie et terminologie au détour du XIX^e siècle : *La Grande Encyclopédie*, dans Danielle Candel et Dan Savatovsky, *Genèse de la terminologie contemporaine, Langages*, n° 168, 4/2007, pp. 24-38.

— « Claude Hagège, *Combat pour le français. Au nom de la diversité des langues et des cultures*, 2007, in *La Linguistique*, vol. 43, fasc. 2/2007, pp. 150-151.

Communications à des colloques et journées d'études

— « L'homme au travail », Séminaire de Doctorat, Paris 4, 26 octobre 2007, *En l'honneur de Jean-Marie Zemb*.

— « Statut de la synonymie lexicale dans un corpus encyclopédique de la fin du XIX^e siècle : *La Grande Encyclopédie* », Colloque international *La Synonymie*, 29 nov.-1^{er} déc. 2007, Université Paris-Sorbonne, Ecole doctorale « Concepts et Langages », Equipe d'accueil Sens, Texte, Histoire, Ecole normale supérieure, GEHLF.

— « Dictionnaires et correcteurs (informatiques) », 2^e Journée d'étude du LDI-Cergy-Pontoise (UMR 7187), 17 mars 2008, *De la lexicographie informatique et de l'actualité lexicographique*.

Exposition

Directrice de l'Exposition éditoriale organisée à l'occasion de la *Journée internationale des dictionnaires*, Université de Cergy-Pontoise, 14 mars 2008, *Dictionnaires et littérature*.

Paola Cattani, Université de Pise (Italie), Boursière Compagnia di San Paolo - Collège de France

— *Paul Valéry e le arti visive. Disegno, pittura, architettura e parola poetica*, Pise, Ets, 2007.

— « Traces du dialogue de Valéry avec la critique vincienne dans le dossier génétique », dans *Valéry et Léonard : le drame d'une rencontre. Genèse de l'Introduction à la méthode de Léonard de Vinci*, éd. Ch. Vogel, Bern, Peter Lang, 2007.

— « Il disegno di Leonardo da Vinci e la riflessione sulla creazione artistica in Paul Valéry e André Breton », [sous presse] dans *Immagine, immaginazione, creazione*, a cura di A. Sanna, Roma, Istituti Poligrafici Italiani, 2008.

— « Paul Valéry e i fiori di Jean Paulhan : tra retorica e terrore », en cours de publication dans la revue italienne « Il Confronto letterario ».

Gabriele Quaranta, Université de Rome « La Sapienza » (Italie), Boursier Compagnia di San Paolo - Collège de France

— *Bagliori dal Passato : il Palazzo Gallio in Alvito e i suoi dipinti tassiani*, Rome, Bardi Editore, 2003.

— « Don Chisciotte nel Castello di Cheverny. Un ciclo dipinto del Seicento francese » *Critica del testo*, IX / 1-2, 2006 (Actes du Colloque *Itinerari chisciotteschi moderni. In margine al IV centenario*, Rome 20-21 octobre 2006)

— « Momenti di pittura. Gli affreschi quattrocenteschi della chiesa della Santa Croce a Genazzano » *Universitates e Baronie. Arte e Architettura in Abruzzo e nel Regno al tempo dei Durazzo*, (Actes du Colloque, Guardiagrele-Chieti, 9-11 novembre 2006), [à paraître courant 2008].